Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 48

Artikel: Les Anglais ont du bon. - Le peuple-artiste
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199681

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

40me ANNÉE. — N° 48. FONDÉ PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 29 novembre 1902.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les canards muets.

L'autre jour, quelqu'un qui avait assisté en curieux à une séance du Grand Conseil — c'était, je crois, lors de l'enterrement de la loi sur le repos dominical — descendait du Château en raillant les députés qui ne prennent jamais la parole. Il les traitait irrévérencieusement de « canards muets ». Ce n'est pas la première fois que nous entendons proférer cette épithète. Elle nous a toujours paru aussi absurde que discourtoise. Comment veut-on que deux cent vingt ou deux cent trente personnes parlent sur toutes les questions ! Il faudrait pour cela que les sessions durent du premier janvier au trente-et-un décembre, et encore n'est-il pas certain que tout le monde puisse se faire entendre.

Vous qui vous moquez avec tant d'esprit des députés silencieux, nous aimerions bien vous voir à leur place. Si votre profession ou votre tempérament ne vous a pas habitué à discourir devant des assemblées nombreuses, gageons que vous seriez fort emprunté. Fussiez-vous même des mieux allangués, il n'est pas dit que vous ne sentiez vos paroles s'étrangler dans votre gorge. Pérorer dans une réunion politique ou au café est chose plus simple que de donner en quelque sorte son avis au pays comme représentant de la plus haute autorité. Au Grand Conseil, vous avez beau posséder votre sujet, vous ne pouvez l'exposer sans façon, comme vous le feriez entre intimes ; il faut que vous choisissiez vos termes, que vous vous pliiez aux usages parlementaires, sous peine de faire rire à vos dépens et de fournir à ces diables de journalistes, toujours à l'affût d'aubaines semblables, l'occasion de colorer leurs comptes-rendus.

Ne tournons pas en ridicule les conseillers qui se taisent. Ne pas jouer à l'orateur peut être de la timidité. Il y a des milieux qui vous glacent comme la présence de certaines gens Que de députés, muets dans la grande salle aux lambris verts et blancs, expriment leur avis dans les séances de commissions avec la plus parfaite aisance ! Ils rappellent ces vignerons pétillants d'esprit à la vigne ou à la cave et qui dans leur propre salon perdent soudain la parole.

Mais le silence est surtout une marque de sagesse. Il y a tant de personnes qui sont atteintes du mal oratoire, indépendamment de ces membres du barreau qui faisaient dire à un de leurs confrères, Jean Muret : « Les avocats sont la plaie des assemblées délibérantes ! »

Jean-Jacques Rousseau avait déjà été frappé de ce petit travers de chez nous :

Il y a trois ans, dit-il, qu'étant allé voir à Yverdon mon vieux ami M. Roguin, je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avais donnés à la bibliothèque de cette ville. Les Suisses sont grands harangueurs; ces messieurs me haranguèrent. Je me crus obligé de répondre; mais je m'embarrassai tellement dans ma réponse, et ma tête se brouilla si bien, que je restai court et me fis moquer de moi.

Si les moulins à paroles se doutaient de l'effet qu'ils produisent sur leurs collègues, peut-être se corrigeraient-ils. Autant le Grand Conseil prête d'attention à ceux de ses membres qui parlent pour dire quelque chose, et qui savent être concis, autant il témoigne d'indifférence, pour ne pas dire plus, à ceux qui lui font perdre son temps. C'est à ces moments-là que s'élève ce terrible brouhaha des conversations, des rires, des allées et venues, contre lequel lutte en vain la sonnette présidentielle et la voix de l'orateur malchanceux. Il ne cesse que lorsque ce dernier, devenu le « canard muet » malgré lui, a regagné son banc et s'est rassis.

Les « canards muets » jouent un rôle des plus utiles. Ils sont en général très assidus aux séances. Ne parlant pas, ils savent écouter. Ils ne perdent pas le fil de la discussion et peuvent dire aux distraits, lorsqu'un vote intervient, quel article de loi est en cause ou quel amendement. Ce sont eux, bien souvent, qui suggèrent telle idée heureuse aux *laeders* de leur groupe, idée que ceux-ci, malgré leurs talents d'orateur, n'auraient jamais eue et que l'assemblée fait sienne.

Encore une fois, ne médisons pas des « canards muets », à quelque assemblée qu'ils appartiennent et surtout pas de ceux du Grand Conseil. On ne sait jamais ce qu'on peut devenir. V. F.

A propos de gnia-gniou.

Très ingénieuse, mon cher *Conteur*, votre étymologie de cette locution bien vaudoise. Mais elle évoque un peu la fameuse dérivation de haricot : faba (fève), fabaricus, fabaricotus, haricotus, haricot ! D'autre part, il me souvient qu'au temps où je possédais un dictionnaire grec — comme volent les années et les dictionnaires ! — j'y ai vu le mot néanias (génitif néaniou), jeune homme, adolescent. N'est-ce pas parfait, comme assonnance et comme sens ! Pardon, jeunes gens, je vous prie, ne m'assommez pas du coup ; attendez d'avoir la quarantaine et vous serez sans doute de mon avis ! D'autant plus que *gnia-gniou*, comme ses congénères *dadou*, *bobet*, *niobet*, indique plutôt la naïveté, l'inexpérience, que la simple ignorance.

Et ce mot me rappelle une historiette délicieusement naïve que ma grand'mère me contait, à moi son gros gnia-gniou, pour m'inculquer — hélas, combien inutilement — les principes d'une sévère économie. Deux voyageurs, me disait-elle, s'étaient égarés dans une immense forêt, dont ils ne pouvaient sortir. Et ils mouraient de faim. Et, le soir du troisième jour, ils tombent épuisés au pied d'un buisson. L'un d'eux y trouve une noisette. Et, en bon camarade, il veut la partager. L'autre refuse en disant : « C'est pas la peine ! » Et il mourut le soir même.

— Et l'autre, grand'mère ?

— Eh bien, il ne mourut que le lendemain matin !

Quant à mon étymologie, je n'y tiens pas autrement, car mon hellénisme a peu de racines et n'a gardé souvenir que des charmantes déesses de l'Olympe, si souriantes à l'imagination de celui qui fut un gros gnia-gniou et qui l'est encore un peu ! T. R.

Aux nouveaux abonnés.

Les abonnés nouveaux, à dater du 1er janvier 1903, recevront gratuitement le journal jusqu'au 31 décembre prochain.

Les Anglais ont du bon. — Le peuple-artiste.

Le théâtre est le divertissement par excellence de la saison des frimas. Qui donc, aujourd'hui, n'y va pas ? D'autant que le théâtre devient de plus en plus la tribune où se posent de la façon la plus attrayante nombre de problèmes qui préoccupent à juste titre la société. Aussi, la disposition et l'agencement des salles de spectacles n'est-elle plus une question secondaire. L'Angleterre, au dire de M. Georges Bourdon, ancien directeur de l'Odéon, est, à cet égard, l'un des pays les plus privilégiés :

« Les théâtres d'Outre-Manche ont un air de prospérité qui frappe tous les voyageurs. C'est dans l'organisation même de la salle et du spectacle qu'il faut en chercher le principe.

» Le directeur anglais a pour but principal de faciliter au spectateur d'abord l'accès de la salle, ensuite la vue de la scène. Aller au théâtre à Londres, c'est en quelque sorte être convié à une soirée particulière dans une maison bien tenue.

» Vous arrivez. Vous avez pris vos places, le matin ou la veille, sans supplément de prix. L'attente au guichet, en plein vent ou dans les courants d'air, est supprimée pour le plus grand nombre des arrivants.

» Les couloirs ne présentent pas nécessairement ce froid aspect vernissé qui rappelle les casernes ou les établissements de bains. Enfin les portes d'accès à la salle ne battent pas, avec des claquements éplorés, sur chaque nouvel arrivant, au détriment des autres.

» Pendant les entr'actes, bien moins longs que les nôtres, d'accortes ouvreuses, pareilles à des femmes de chambre avec leurs tabliers à bavette et leurs bonnets de dentelles, circulent sans cesse entre les fauteuils, portant sur des plateaux du thé, des glaces, des sirops.

» Aux amateurs de mouvement, le *bar* offre des consommations variées et le foyer n'est plus cette galerie morose où de rares canapés s'appuient tristement au bas de murs nus et dont le parquet ciré, la décoration terne font penser à une antichambre de ministère.

» Mais arrachez-vous aux joies des couloirs et asseyez-vous à votre place dans la salle. En quelques minutes vous saisirez les multiples avantages de l'organisation britannique.

» Ces avantages se résument en un seul, qui peut se formuler ainsi : à Londres toutes les

places sont bonnes. Elles sont bonnes parce que les loges et les baignoires sont supprimées. Il y a des deux côtés quelques avant-scènes, mais c'est tout.

» L'orchestre, très profond, s'élève, suivant une pente assez rapide, qui suffirait aux derniers rangs pour dominer les chapeaux féminins installés aux premiers, — même si, par une sage précaution, ces chapeaux ne trouvaient au vestiaire un confortable asile.

» Au-dessus de l'orchestre, le balcon du premier étage étale une courbe à peine accentuée, qui permet d'augmenter le nombre des fauteuils de face et de diminuer celui des fauteuils de côté. Double avantage par conséquent.

» Grâce à la disposition de leurs salles, on est mieux, dans les théâtres anglais aux dernières galeries que dans les premières loges de certains théâtres parisiens.

» Si j'ajoute que les fauteuils sont confortables et les rangs suffisamment distants les uns des autres pour qu'on puisse passer devant ses voisins, sans leur écraser les pieds ou s'enfoncer leurs genoux dans les jambes, j'aurai donné une idée approximative, encore qu'incomplète, des commodités dont nous sommes réduits à déplorer l'absence, en France. »

* * *

Tandis que nous parlons théâtre, nous détachons encore ces quelques lignes d'une préface écrite par M. Henry Boujon, pour le livre très intéressant que vient de publier M. Adrien Bernheim, sous le titre: *Trente ans de théâtre.*

Le passage que nous citons a trait au progrès d'une œuvre destinée à offrir au public des divertissements d'un caractère vraiment artistique.

«...Sachons gré surtout à Bernheim et à son comité d'arracher le public au café-concert pour lui donner des spectacles d'art. Les théâtres de banlieue se prêtent à merveille à ces beaux essais... Si ces scènes de quartier redevenaient peu à peu des foyers d'idéal, ce serait là vraiment une œuvre de solidarité républicaine. C'est aussi de l'enseignement national et du bon. »

» Les professeurs les plus éloquents se dévouent à cette cause. Gustave Laroumet, le maître de la conférence, déclare qu'il ne connaît pas de meilleur public ; ses auditeurs lui retournent le compliment. »

» La foule, je le dis sans flatterie basse, va au beau naturellement. A ce propos, un souvenir. Mon vénéré ami, M. Eug. Guillaume, ancien directeur des beaux-arts, me disait un jour qu'il devait aux représentations gratuites quelques-unes des plus fortes émotions de sa vie. « Caché derrière une porte, me contait-il, j'écoutais le peuple pénétrer dans la salle. Cela faisait un tumulte magnifique, quelque chose comme le bruit du bronze quand il entre dans le moule. » Voilà, n'est-il pas vrai? une belle parole de statuaire, une noble image et un symbole profond. »

Ce n'est point là le sentiment de plusieurs de nos artistes actuels, qui contestent, sans recours, au peuple, le sentiment du beau, parce que le peuple ne tombe pas immédiatement en admiration devant leurs essais et leurs tâtonnements pour nous doter d'un art nouveau. Louables, sans doute, ces essais ne sont pas toujours heureux. Nos artistes n'en veulent jamais convenir: c'est toujours ce pauvre peuple qui n'y voit goutte.

Mon voisin Jean-Louis.

COMPOSITION D'UN ÉCOLIER

(Exercice sur les verbes).

Jean-Louis? Un beau gros homme à figure réjouie, aux yeux pleins de malice, à la bouche souriante, au ventre proéminant. Démarche plutôt lente, et partout et toujours la même: «piano», et par conséquent «lontano!» Paysan à son aise ; santé robuste. Voilà pour le physique.

Au moral, esprit perspicace, pratique et prudent à l'excès. Homme gai, farceur, lanceur de bons mots. Jamais en colère; jamais désespéré. Tête bien meublée et bien organisée. Expérience sûre. Municipal capable et écouté.

Chrétien? Oui, certainement, mais sans formalisme ni bigoterie. Idées larges ; le cœur sur la main ; la porte toujours ouverte aux miséreux et la bourse aux amis dans l'embarras. Tolérant, mais non tempérant.

Sa joie : un verre de son petit vin blanc en compagnie de quelques amis.

Sa plus grande peine : son ventre trop volumineux.

Son espoir suprême : syndic.

Ses amis : tout le monde.

(Signé) : JEANNOT fils.

(Pour copie conforme) :

E.-C. THOU.

Lo pourro vévo.

Tsacon, su noutra pourra terra,
A sè tracas et sè çousons;
On a bio pas criâ misèra
Tot parai on a prâo guignons.
Vo mè vaidès destra minabllio,
Kâ tot lo dzo hoai y'è plliorâ,
Pu-yo pas êtrè miserabllio
Après cein que m'est arrevâ.

Y'é perdu ma pourra Jeannette,
Na brâva fenna, allâ pi!
Jamé ne fasai la tapette,
Ne valliai rein po taboussi.
Dè grand matin dza sè lévâvè
Férè lo fu po lo café,
Et, quand se n'édhie borbottâvè
Le mettai couaire lo lacé.

Pu, ein après, le fasai couaire
Cein que failliai po lè caïons,
Et vo z'arai falliu la vaire
Traci portâ à clliâo bétions.
Jamé iena ne ronnâvè
Quand lâo voudhivè dedein l'audzé,
Kâ Jeannette lè z'amâvè
Petétrè atant, âo mi... què mé!

Et à l'hotô, noutrès cassettès,
Lè cassotons, tot reluisai,
Lè tsanes dè pot, lè tsanettès
Fasiont front su lo ratalai;
Pu lo deçando, la panosse
Sè promenâvè pè l'hotô,
Kâ, ni por cein et ni por cosse
N'arai manquâ à cé travau.

Et pu, n'yavâi pas sa paraira
Po vo férè dâi bons dînâ,
L'étâi 'na crâna cousenaira
Quand n'aveint oquiè à fricottâ.
Que sai ruti, pesson, volaille,
Daubès, gigot âo gottroset,
Vo mitenâvè cllia medzaille
Asse bin que dâo tsergosset.

La veilha, lo brego allâvè
Ein faseint sè galès ronrons
Aobin, le raquemoudâvè
Sai on gilet, sai mè diétons,
Et, se per hazâ, à mè tsaussès
On perte allâvè sè montrâ,
Falliai lè sailli, po que l'aussè
Vito tot cein bin remeindrâ.

Dein noutr'hotô, min dè tsepotta
Ni 'na tsecagne, ni n'atout
Ne mè fasai papi la potta
Quand y'avè bu on petit coup,
Djan! se desai, se t'è bin sadzo,
Crai-mè don et vin t'ein pionçi!
Et mé, à cé tant dâo leingâdzo,
Yite, y'allâvè mè cutsi.

Tè vouaiquie vïa, ma Jeannette,
Ton Djan va êtrè bin solet,
T'êtâ la meillâo dâi pernette.
Que vè-yo fér'ora sein té!

Mè foudra férè mon ménadzo,
Et portâ mémimo âi caïons,
Veri lè carreaux âo plliantadzo,
Recaodre mémimo mé botons!

Faudra relavâ lè z'écouallès,
Remissi lo pailo, l'hôto,
Queri ti lè dzo dâi z'étallès
Du tot amont noutron lévrau.
Mè foudra brassâ la paillésse,
Férè lo fu su lo foyi;
Mé foudra — faut-te que lo diésse?
Tsertsi lè pudzès à noutron lhi!

«Mä, que su fou! Yè 'na vesena
Qu'est prâo galéza, oï ma fai!
D'ailleu, l'est on pou ma cousena,
N'arè qu'allâ la trovâ hoai.
Le n'est ni vouamba, ni tseropa
Pu l'est véva du dza grantein,
L'a dâi tsamps et, po su, 'na tropa
Dè bio z'étius dein son terein!

Se l'ai parlâvè mariadzo,
Po su ne mè derai pas na!
Pu l'a on tant galé vesadzo;
Tsi mè, sarâi la beinvenia!
— Dis, Jeannette, que faut-te férè?
Ne t'è-yo pas dza prâo plliorâ?
Et, po tot arreindzi l'afférè,
Baque! m'ein vé mè remariâ!

* *

L'amour, qu'est que c'est qu'ça?

C'est donc d'amour qu'il s'agit ici, aimables lectrices du *Conteur*, à propos d'une définition que nous avons cueillie à votre intention dans un savant ouvrage sur la matière. Voilà qui ne sera point pour vous déplaire, puisque vous êtes créées pour aimer... et pour être aimées.

Sur ce point, la plupart des poètes, des romanciers, des philosophes — ces horreurs d'hommes qui vont pourtant fourrer de la logique dans le sentiment le plus fuyant, le plus insaisissable, le plus charmant aussi et le plus doux qu'il soit possible d'imaginer, — sont d'accord.

Les premiers chants connus furent des chants d'amour.

Les modernes ont invoqué la beauté, l'intelligence, la pitié ou la sympathie, pour dire les regards, les paroles, les tendresses et les souffrances que fait naître l'amour. On a employé pour le peindre les couleurs les plus variées et les plus exquises, des tons d'une richesse inouïe, alors qu'on ouvrait devant les yeux ravis des amoureux mystiques, des paradis d'extase.

Et tout cela n'appartient pas à l'histoire d'un autre monde, d'un monde à nous inconnu. Vieille comme lui, elle se renouvelle sans cesse. Sur les débris d'un amour perdu, un autre s'élève, non moins fort ni moins rempli d'attrait, à la vue ou à la pensée de l'objet aimé.

Tant que la terre portera des êtres humains, des âmes capables de palpiter sous l'influence d'un sentiment qui va se loger chez les plus âgés, car le cœur ne vieillit pas, il ne faut jamais l'oublier, comme chez les plus jeunes, l'amour conservera les droits qu'il s'est acquis et la place qui lui appartient.

Appelez-le, si vous le voulez, illusion et folie (on emploie, on effet, les locutions populaires : fou d'amour; affolée d'amour ; l'amour lui fait perdre la raison..., etc.), disposition de névrosés, peu importe : il se moque des termes et continue sa marche, triomphant de tous les obstacles, de tous les sarcasmes, de tous les mépris, sûr de son pouvoir et plus certain encore de trouver sous toutes les latitudes des cœurs prêts à l'accueillir, à le garder comme un bien précieux et à répéter, après le prince de Ligne : « Aimer, aimer, voilà vivre ! »

« Mais enfin, vous écriez-vous, vous ne nous apprenez là rien de nouveau ; chacun sait cela. Mais, l'amour, qu'est que c'est qu'ça? »